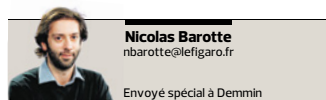




Des enfants allemands aux fenêtres d'un train, dans les années soixante à Berlin-Est.

ULLSTEIN BILD/GETTY IMAGES

# Le traumatisme en héritage des petits-enfants allemands de la guerre



Nicolas Barotte  
nbarotte@lefigaro.fr

Envoyé spécial à Demmin

Dans les rues mortes du centre-ville de Demmin, on ne parle que de cela, du film de Martin Farkas: *Über Leben in Demmin* («sur la vie à Demmin»). Le documentaire est sorti au mois de mars et sur les 10 000 habitants que compte cette petite ville de Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, un tiers l'a vu. Ce mardi matin, c'est au tour des élèves du lycée Katharina von Bora d'assister à une projection. «*Les jeunes ont beaucoup de questions sur leur identité en tant qu'Allemands, pour quoi ils ne peuvent pas être fiers de leur pays*», confie Anke, la professeure qui les accompagne. «*Certains ne connaissent pas bien l'histoire de la ville.*»

Lourd, le film remue des souvenirs douloureux, enfouis, tus parfois depuis des décennies. Quelques jours avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, le 30 avril 1945, des centaines d'habitants de Demmin s'y sont donné la mort, convaincus par la propagande nazie que l'Armée rouge commettrait des atrocités à leur endroit. Des mères ont noyé leurs enfants, leur ont tranché les veines... Dans leurs maisons de retraite, Martin Farkas a rencontré des témoins et des survivants. Certains ont raconté pour la première fois cette histoire qu'ils n'avaient pas confiée à leurs propres enfants. Ceux-ci ont quitté la ville, aujourd'hui sinistrée. En parallèle, la caméra de Farkas suit le défilé de jeunes sympathisants néonazis. Ils se réunissent tous les 8 mai à Demmin pour pleurer les morts de la ville et saluer, croient-ils, le courage de celles et ceux qui auraient, en se suicidant, résisté au communisme. La mémoire oubliée est malmenée.

## «La froideur émotionnelle» des parents

«*Ce qu'a connu Demmin en 1945 est un traumatisme*», explique Martin Farkas aux élèves à la fin de la projection, en racontant le travail qu'il a mené avec des historiens et des psychologues. Il cherche à expliquer les silences, les maladroites, le malaise d'une ville. «*Les recherches nous apprennent que des gens traumatisés, parfois, ne savent plus gérer leurs émotions*», poursuit-il de manière pédagogique pour guider la réflexion de son public. Après la capitulation, il ne restait rien de Demmin. Les enfants de la guerre ont reconstruit patiemment leur ville où, dans les années 1970, une vie normale avait repris. Mais les petits-enfants de la guerre, nés dans cette décennie, l'ont ensuite abandonnée. Pour Martin Farkas, 53 ans, Demmin est l'exemple extrême de l'héritage traumatique supporté par sa génération.

Près de soixante-dix ans après la guerre, une génération d'Allemands dans tout le pays commence à mettre des mots sur cette forme de dépression latente qui rattrape certains. Ils ont entre 40 et 50 ans et ils se sont trouvés des points communs pour expliquer une forme de «*mélancolie*», disent les uns, d'«*inaptitude*», évoquent certains, d'«*instabilité*», croient d'autres. Ils pointent du doigt «*la froideur émotionnelle*» de leurs parents incapables «*d'entretenir des*

relations», le poids du silence, voire le tabou sur l'expérience qu'ils ont vécue. C'est le portrait d'une fragilité sociale. «*Ma génération a des difficultés à gérer des crises, elle n'aime pas prendre de risque*», estime Martin Farkas, en voyant les répercussions de l'histoire sur la vie de chacun. Depuis une dizaine d'années, les groupes de Kriegsenkel («*petits-enfants de la guerre*») se sont multipliés dans toute l'Allemagne, faute de trouver une place dans les associations des Kriegskinder («*enfants de la guerre*»). Un livre a fourni le premier délice: celui de la journaliste Sabine Bode, qui, après avoir travaillé sur le traumatisme de l'après-guerre, s'est intéressée aux «*héritiers de la génération oubliée*». «*À partir de 2006, nous avons organisé avec Sabine Bode des séminaires de parole pour la génération des enfants de la guerre, nés de la fin des années 1920 jusqu'en 1946*», se souvient Michael Schneider, qui supervise aujourd'hui à Hambourg l'association des Kriegsenkel. «*Mais elle avait remarqué que ceux-ci venaient parfois avec leurs enfants, et que ceux-ci étaient souvent plus intéressés par le sujet que leurs parents. Parce qu'ils ne les comprenaient pas. Et parce qu'ils avaient le sentiment que l'expérience de la guerre était la clé pour comprendre le comportement de leurs parents*», raconte-t-il. Dans cette génération-là, qui a subi la guerre étant enfant sans y participer et sans même la comprendre, certains ont préféré se taire et oublier pour tourner la page.

«*Des adultes abimés*»

En 2009, Sabine Bode publie son premier livre sur le sujet. «*Les gens de ma génération, qui est aussi celle du baby-boom en Allemagne, y ont subitement reconnu leurs problèmes*», raconte Michael Schneider. L'entrepreneur commence lui-même à comprendre ce qui se trame dans sa propre famille où le silence fait des ravages: ses relations avec son frère sont presque inexistantes, comme celles de sa mère avec ses sœurs. Il s'intéresse aussi à sa belle-mère, qui vit chez lui. «*Je ne parvenais pas à la comprendre: pourquoi elle s'inquiétait toujours pour la sécurité, pourquoi la nourriture était aussi importante, pourquoi elle évitait les conflits*», explique-t-il. Mais tout ce qu'il sait d'elle, c'est qu'elle a dû fuir de Prusse pendant la guerre. «*J'ai ensuite parlé avec ma propre famille*», dit-il. Chez les Schneider, on ne parlait jusque-là jamais de la guerre. Il découvre le parcours de l'arrière-grand-père qui a profité, malgré lui, de la spoliation des entreprises juives dans la région, la fuite de sa mère déplacée de Pologne. Il y a quelques années, Michael Schneider a entrepris de revenir à Lodz, sur les terres maternelles. Sa mère ne l'a pas suivi. «*Cette année, il va aller*», pense-t-il.

Le silence des parents a déstabilisé ces enfants qu'ils voulaient protéger. «*Ma mère ne m'a jamais parlé de son expérience, jusqu'au jour où je lui ai posé des questions*», raconte Daniela Schiffer. La journaliste, qui vit à Munich, organise régulièrement depuis dix ans des rencontres entre Kriegsenkel. «*Ma*

mère dit que son enfance n'a pas été si terrible. Mais son père, qui était soldat dans la Wehrmacht, n'était pas souvent là. Elle a toujours eu un comportement très pratique, soucieux que tout fonctionne, tourné vers le futur, pour se protéger du monde extérieur. On ne parlait pas de sentiments», poursuit Daniela Schiffer. Sa mère n'a pas compris son intérêt pour le passé. «*Elle me disait que c'était n'importe quoi, superflu, et que je n'avais pas à me plaindre*». Pour la génération des enfants de la guerre, les plaintes de la génération suivante, qui a connu la prospérité, sont incongrues. «*De son point de vue, tout allait bien. Elle me disait: "Tu n'as pas rencontré le bon mari pour être heureuse"*», raconte la journaliste, qui a longtemps connu des relations amoureuses chaotiques.

Martin, Michael ou Daniela ont consulté des psychologues pour démêler les nœuds de leur âme. A Berlin, Ingrid Meyer-Legrand s'est spécialisée dans l'accompagnement des Kriegsenkel. «*60% des enfants de la guerre ont été traumatisés par ce qu'ils ont vécu: la fuite, les persécutions, parfois pire*», explique la psychologue. «*Or on sait que cette souffrance a eu des conséquences sur ces enfants, qui sont devenus adultes ensuite mais des adultes abimés*», poursuit-elle. Ces failles ont eu des conséquences et créé un vide affectif pour leurs enfants. Ingrid Meyer-Legrand parle de sa propre expérience, de sa mère qui a fui la Poméranie à 13 ans et qui ensuite n'a jamais réussi à stabiliser sa vie. «*Pendant longtemps, nous n'avons pas pu parler, en Allemagne, de la souffrance de nos parents*», continue-t-elle. «*Dans le pays des responsables de la guerre, il ne pouvait pas y avoir de victimes. C'était un tabou social*», dit-elle.

## «Une honte du passé qui se transmet»

Le climat est devenu trop étouffant pour certains. «*Il y a un silence général sur le sujet dans beaucoup de familles. Il y a une honte du passé qui se transmet*», confirme Kristin Hofmann, dont l'arrière-grand-père était membre du parti nazi. Les non-dits ont formé un poids sur sa vie, pense-t-elle: «*J'avais l'impression de stagner, d'être bloquée*». Avoir mis son passé en lumière l'a libérée, dit-elle. Après dix ans hors d'Allemagne, la jeune femme, styliste, a enfin repoussé ses valises à Berlin. «*Je ne cherche plus la fuite*», dit-elle.

Sil les petits-enfants de la guerre cherchent à combler un manque, ils ont développé d'autres qualités, croit Ingrid Meyer-Legrand: une capacité d'adaptation ou de créativité. C'est le cas pour l'artiste Barbara Meisner, qui a transformé la chape de plomb qui pesait sur son histoire en œuvre d'art. «*L'exposition Kriegsenkel que j'ai réalisée est celle qui suscite le plus de réactions*», raconte-t-elle. L'artiste, qui vit aujourd'hui à Düsseldorf, a collecté les objets entassés dans le grenier de ses parents: «*Je ne jetait rien*». Elle a mis en scène ces vieilles choses sans parole. En écho à une absence. «*Je me suis rendu compte que la solitude en moi était celle de ma mère*», explique-t-elle. L'un des tableaux, intitulé *Relation incertaine*, est composé d'une sculpture en forme de pomme noire et opaque reliée par un fil rouge à la forme dévidée d'une autre pomme, qu'elle a laissée se décomposer après l'avoir enfermée sous un dépôt de laque, le tout posé sur une vieille nappe familiale. «*C'est elle et moi*», dit Barbara, qui a montré l'œuvre à sa mère. «*Oh, notre vieille nappe*», s'est exclamée celle-ci. Barbara ignore si elle n'a pas compris ou si elle a évité le sujet. ■



Dans le pays des responsables de la guerre, il ne pouvait pas y avoir de victimes. C'était un tabou social,

INGRID MEYER-LEGRAND, PSYCHOLOGUE